

Intervenir

BENJAMIN JACOBI¹

¹Aix Marseille University, 13621, Aix-en-Provence, France

ABSTRACT

This contribution is based on my personal and professional experience with Jean-Claude Abric. It aims at presenting the attitude of Jean-Claude Abric as a researcher and as a social psychology practitioner. This contribution will present specifically one aspect of his attitude: Intervention. To Jean-Claude, Intervention is a way of merging the study of concrete and ordinary practices with a global conception of the psyche (social representations).

Keywords: social representations, social psychologist, Intervention, Jean-Claude Abric

La commande à laquelle je vais tenter de me conformer pour cette contribution vise à articuler la posture de Jean-Claude Abric chercheur et celle du praticien de la psychologie sociale qu'il fut jusqu'aux ultimes moments de sa vie. Pour ce faire j'aurais recours aux archives de ma mémoire sans séparer contenu et postures à l'égard des objets de sa pratique. Je ne suis pas certain d'éviter le risque d'empilement d'anecdotes, il est vrai qu'elles fourniront autant d'occasions de retrouver un peu l'ami disparu. Je voudrais me garder de propos sirupeux ou dithyrambiques. J'espère pourtant parvenir à porter témoignage fidèle de la manière singulière dont Jean Claude déployait ses références à la recherche scientifique.

Correspondence should be addressed to: Benjamin Jacobi, Aix Marseille University, 13621, Aix-en-Provence, Franc. (email: jacobi.benjamin@wanadoo.fr)

ORIGINE D'UNE PRATIQUE, PRATIQUE DES ORIGINES

L'intitulé de ma contribution: *intervenir*, voudrait d'abord décrire à deux titres ce que je vais tenter d'avancer : (1) venir entre des contributions essentiellement centrées autour de la psychologie sociale affiliée à la méthode expérimentale et situer à partir d'une approche personnelle et clinique le travail psychosociologique de Jean Claude Abric ; (2) intervenir fut un verbe d'un usage récurrent, lorsque à partir de 1969, avec quelques amis nous avons créé le GIFRESH (Groupe pour l'Intervention, la Formation et la Recherche en Sciences Humaines).

Ce verbe d'action était très présent dans la bouche de Jean-Claude, leader d'emblée reconnu, de ce groupe constitué selon un principe auquel il s'est toujours tenu : « *Je ne travaille qu'avec des amis ou encore ceux avec qui je travaille deviennent des amis* ». Conception qui se situe à l'opposé des orientations classiques sur la neutralité du chercheur et bien entendu de la neutralité bienveillante du psychanalyste. Projet à posteriori parfaitement réaliste si on veut bien admettre la part d'utopie contenue dans le principe de neutralité, même les sciences dites dures ont consenti à reconnaître la contribution personnelle du chercheur dans le choix de ses objets de recherche et l'interprétation des résultats de celle-ci. Bien que ce soit le risque de tout hommage, outre la part légitime d'émotion, je ne mettrais pas sur le compte d'une épistémologie consciente et militante ce choix de juxtaposer liens affectifs et professionnels, il tient peut être pour celui dont l'un des premiers thèmes de recherche portait sur conflit et jeux à une manière de supporter, d'affronter le conflit : dans l'amitié et dans le jeu. Il va de soi que cette interprétation n'arrive qu'aujourd'hui pour moi et j'ignore si en donnant, entre autres, pour titre à sa thèse d'état *jeux et conflits* Jean-Claude était conscient de cette part subjective engagée dans l'abord, pour lui objectif et scientifique, des conflits et des jeux.

Nous sommes intervenus en groupe en premier lieu (au début des années 70) auprès d'équipes de direction d'institutions telles qu'une école d'éducateurs spécialisés ou encore un organisme de formation de cadres de l'industrie. Nous avons ensuite classiquement été sollicités dans des périodes de changement, de crise, de conflit, de réorganisation, entre autres, par des organismes très divers pour intervenir.

À l'époque de la fondation du GIFRESH nous avons rencontré une ferme hostilité au sein de l'Université, cela a produit au moins deux effets. À l'amitié d'origine s'est conjuguée une forte

solidarité et un souci de rigueur caractérisé notamment par la part prise par le travail d'analyse de la demande. Intervenir fut d'abord analyser la demande avec les demandeurs, Entre nous, également, dans de longues après midi où l'amitié s'accordait avec la vigueur des confrontations. *Intervenir* consistait à prendre le temps pour analyser collectivement une demande : je me demande si nous passons pas plus de temps à l'analyse, entre nous, des demandes qu'à intervenir. Mais je me plais à le répéter analyser c'est déjà intervenir. Je vous parle d'une époque du début de notre pratique commune et de nos débuts tout courts dans la pratique et il se pourrait que mon souvenir soit infiltré comme tout souvenir d'une part de fiction. Il est certain que ce mode d'utilisation du temps n'a pas perduré, en tous cas pour ce qui est des durées passées à l'analyse collective des demandes. Il se continue, d'une certaine manière, pour moi devenu psychanalyste pour qui analyser est une activité toujours soutenue, elle se déroule dans un groupe particulier (comme disait Flament du temps de nos études) : « un couple ». Celui formé par l'analysant et l'analyste. Analyse de la demande de l'un puis de l'autre, analyse de l'un suscitant l'analyse de l'autre. Autant d'orientations dans le travail et la recherche psychanalytique qui trouve, entre autres, leur origine dans cette période constitutive.

Le fait d'intervenir associée à la pratique de la recherche et de la formation ne date pas de 1969 (année de la fondation du GIFRESH), il s'est manifesté presque 10 ans plus tôt lorsque nous étions ensemble étudiants de psychologie à Aix-en-Provence sur les bancs du dernier étage de ce qui est devenu depuis le faculté de droit. Piaget était alors au centre des enseignements que nous recevions en psychologie générale et en psychologie de l'enfant. Cela, entre autres, nous incita à aller voir de plus près la pratique de la recherche. C'est ainsi que quatre étudiants boursiers issus de milieux très minoritaires dans l'Université d'alors se rendirent à Genève pour voir Piaget dans son laboratoire. Une vieille 2CV que Jean Claude s'était achetée en faisant des nuits l'été au tri de la poste de Toulon nous avait permis de franchir une frontière à tous les sens de ce terme. Je ne me souviens pas si nous avons rencontré Piaget, je ne le pense pas, mais nous avons été reçus par Barbel Inhelder, sa principale collaboratrice, et nous avons chacun été fasciné par l'abord pragmatique, clinique des enfants de ce groupe Suisse de recherches. Méthode et recherche au service d'une conception du développement de l'intelligence.

J'aurais tendance à estimer que cette équipée préfigure le souci du chercheur que Jean-Claude fut dans la recherche universitaires et dans ses études pour divers organismes (je pense à la sécurité routière, à l'artisanat) : ne pas séparer l'étude de pratiques sociales concrètes et

ordinaires d'une conception globale du psychisme en l'occurrence celle des représentations sociales. Bien entendu le plaisir d'être ensemble à l'étranger a longtemps constitué l'essentiel dans l'évocation du souvenir de cette expérience. Ce n'est qu'à l'occasion de la préparation de ma contribution à ce numéro spécial qu'une valeur s'est ajoutée à celle imprescriptible du bonheur de la jeunesse. A l'époque venait d'être publié chez Maspero, *Aden Arabie* de Paul Nizan, beau livre qui commençait ainsi (je cite de mémoire): « *Je n'autorise personne à dire que 20 ans est le plus bel Age de la vie* ». Réflexion faite j'aurais tendance à me considérer désormais en désaccord avec cette formule appréciée en son temps. Il est vrai que Nizan a connu en pleine jeunesse la seconde guerre mondiale, pour notre part nous avons commencé notre vie d'adulte au temps des trente glorieuses. Pourtant ce relativisme historique reste insuffisant pour rendre compte d'un changement de mon appréciation. Avec le temps, avec la prise de distance rétrospective, j'ai tendance à estimer que ces temps d'apprentissage et de formation, jamais séparés du plaisir d'être ensemble, furent celui d'une inestimable confiance en nous dans l'invention d'une pratique commune. Désormais, en ces temps de crise, il se pourrait bien que l'assertion de Nizan retrouve une forme d'actualité alimentée par les difficultés d'une génération confrontée notamment aux problèmes d'accès à l'emploi.

INTERVENIR, COMMUNIQUER ET S'ENTRETENIR

La thématique de la communication a fait l'objet d'un intérêt permanent dans la pratique d'universitaire et de praticien de Jean-Claude Abric. Des générations successives d'étudiants sont entrées avec lui dans le schéma général de la communication. Cette question a fait l'objet d'un ouvrage de grande diffusion chez Armand Colin. À l'origine cependant, et vous comprendrez que je ne puisse y être indifférent, il s'est intéressé à l'entretien, plus précisément à l'entretien non directif. Il a, avec Pierre Miollan, écrit un texte sur cette question en 1966 ou 1967. Texte que je ne suis malheureusement pas parvenu à retrouver. Outre qu'il s'agit d'un des premiers écrits de Jean-Claude, il présente, juste avant 1968, dans la foulée d'un attrait pour Karl Rogers, une posture constante dans la conduite de l'intervention : celle de la non directivité, celle de la concentration sur le client. L'autorité dont il faisait l'objet auprès de ses collègues enseignants chercheurs, celle qu'on lui reconnaissait dans divers lieux d'intervention se constituait, par le

biais du GIFRESH ou dans différentes instances universitaires (Direction de l'Université, Conseil National des Universités - CNU), sur le mode paradoxal d'un métissage avec la non directivité. J'ai, pour ma part dans la perspective de la clinique psychanalytique préféré évoquer la notion d'écoute. Il m'avait clairement manifesté qu'il se reconnaissait dans cette notion en citant *in extenso* dans son livre sur la communication la définition que j'en ai donné dans le mien intitulé *Cent mots pour l'entretien clinique*.

À l'usage, on en conviendra, ce terme s'accorde parfaitement à une manière d'être avec chacun de ses partenaires, avec sa façon de trouver facilement l'attention silencieuse et bienveillante qu'il savait accorder à tout interlocuteur. Cette manière d'être avec tout partenaire s'appliquait à ses compagnons à la table de jeu, cela va de soi, elle s'étendait également à une forme d'investissement des divers demandeurs d'intervention. Même s'il renonçait rarement à des contenus et des modalités d'intervention à priori et dont il avait la meilleure maîtrise, il était toujours en mesure de permettre à ses destinataires de percevoir leur pertinence. Peut-on en inférer qu'au plan de la recherche scientifique, dans la sphère des représentations sociales un mouvement du même ordre a existé ? Je serais tenté de le penser. Il me semble qu'une fois conçues des positions théoriques dans ce domaine, il s'y tenait fermement sans renoncer à s'adapter au terrain de leur application.

Une fois encore, il convient de souligner la place de l'intervention dans la pratique de la psychosociologie de Jean Claude. La réserve qu'il savait faire accepter à ses interlocuteurs était parfaitement compatible avec une évidente propension à intervenir, à ne pas se situer dans une forme de passivité quelconque. Chacun sait qu'il a accepté des responsabilités diverses et nombreuses au sein de l'UFR de Psychologie et de l'Université de Provence, au CNU. Manière d'intervenir sur son lieu d'exercice de la formation et de la recherche qu'il traduisait, sans illusion excessive, sous le terme de contrôle. De fait il s'agissait d'intervenir dans des lieux de décision ou des centres d'influence. Ce rappel ne nous éloigne pas vraiment *d'une pratique de la recherche au cœur de la vie sociale*. Il n'a jamais renoncé au postulat d'une intervention, d'une interposition des représentations sociales sur des actes ou des activités ou peut-être d'une forme de contrôle des gestes d'exercice de la direction d'organismes divers, de pratiques de changements dans les organisations marquées par l'effet de représentations sociales.

Le rapprochement que je suis tenté de faire entre représentations sociales et représentations inconscientes, la place de ces dernières dans la production de symptômes source

de souffrance et de plaintes pour des sujets ou des collectivités conduisent à réévaluer l'espoir du contrôle. Cet espoir n'a jamais disparu dans les propos tenus par Jean-Claude jusqu'à la fin de sa vie, tout au moins dans ceux qu'il m'a adressés, je suis pourtant tenté de répéter qu'il les tenait sans surestimer leur validité. Si dans l'époque de notre commune jeunesse cette prétention du contrôle était une sorte de rêve provisoirement nécessaire, elle fut progressivement démentie par les faits, par le déroulement de toute vie, par l'expérience de souffrances inexpugnables, par le constat de limites propres à l'existence humaine. Par ailleurs - c'est une interrogation que j'adresse aux chercheurs dans le domaine des représentations sociales - repérer l'effet des processus de représentations permet-il de s'assurer de leur contrôle ? Dans ma pratique et à partir de l'expérience du transfert, analysant et analyste peuvent parvenir à reconnaître l'effet de représentations inconscientes dont ils sont l'objet. Pour ce qui est de leur contrôle j'aurais tendance à penser que cette croyance fervente signale la nécessité cruciale de poursuivre l'analyse pour l'un et l'autre. En réalité - et je réponds à la question que je viens de poser aux spécialistes des représentations sociales - la visée du repérage de représentations subjectives, sociales et inconscientes n'est pas celle d'un contrôle mais celle d'une compréhension, d'une prise de conscience. Se saisir de l'effet d'une représentation permet de faire au mieux avec cette représentation, de ne pas toujours la traiter par le compromis de la production du symptôme.

En formulant de telles remarques générales je n'évite pas le risque d'enfoncer des portes ouvertes d'où la nécessité de revenir à la posture de recherche de Jean-Claude. Celle d'un sujet marqué singulièrement par des accidents de l'existence auxquels il avait du se soumettre et auteur d'un programme de recherche dont une des visées était de reconnaître l'effet de processus qui échappait à leurs acteurs. Après tout, consacrer des recherches universitaires et des études de terrain à ce qui échappe au contrôle, à ce qui surgit sans qu'on puisse s'en saisir est l'apanage de toute démarche scientifique. La constitution de connaissances et de savoirs a toujours vocation à être précaire et provisoire. Sur le socle d'une histoire personnelle, notre ami s'est, à sa manière, inscrit dans une épistémologie classique. Pour éclairer cette façon de repenser ce parcours, il me faut me résoudre à affronter le risque d'une exhibition déplacée, j'aurais donc recours à deux éléments, l'un issu de l'histoire personnelle de Jean-Claude, l'autre provient d'une observation sur sa pratique concrète de l'écriture.

D'UNE TRAJECTOIRE PERSONNELLE A UN PROGRAMME DE RECHERCHE

Bien avant de consacrer ses recherches aux représentations sociales, au début de son adolescence Jean-Claude dut affronter une forme d'irreprésentable : la mort brutale de son père. Au détour de nos conversations amicales sur plusieurs décennies, il a été amené à évoquer cet événement à plusieurs reprises. Il en situait la portée avec lucidité sans jamais l'articuler à ses choix d'objets de recherche en psychologie sociale. Pour tout dire, il s'y referait de manière indirecte quand, dans d'autres moments de nos rencontres, il parvenait surtout à me rallier au bien fondé de deux maximes philosophiques qu'il égrenait régulièrement. Je les cite de mémoire : l'une est un vers de Paul Valéry extrait du *Cimetière marin* : « *le vent se lève, il va falloir tenter de vivre* ». L'autre est « *vivre c'est combattre* ». Je ne me souviens pas qu'il m'ait livré le nom de l'auteur de ce dernier aphorisme, ou bien l'ai-je oublié, il reste qu'avec le temps, et pas seulement celui de sa fin de vie, j'ai eu le sentiment qu'il en était lui-même le rédacteur.

C'est donc dans une sorte d'après coup que je me permets d'articuler l'intérêt pour l'étude des représentations à une expérience précoce de l'irreprésentable : à savoir le Réel de la mort. Postuler l'existence d'une pensée de l'impensable pourrait être un moteur de recherches bien plus opérant que ceux que l'informatique nous propose. Et d'autre part s'attacher à décrire ce qu'un sujet met en œuvre sans le décider, comprendre des déterminations auxquelles il se soumet sans les avoir choisies relève d'une rébellion nécessaire à toute avancée de la science. Ces interprétations n'ont jamais été proposées à leur destinataire, il est probable qu'elles auraient reçu un intérêt réel et amical sans pourtant nécessairement susciter une approbation. Ouvert à différents discours, Jean-Claude restait ferme autour du noyau (central naturellement) de ses avancées scientifiques. J'aurais tendance à proposer de définir l'effet des représentations comme celui opéré par un regard porté par un sujet sur des objets. Ce regard assuré manifesté naturellement dans chacune de ses relations interpersonnelles pourrait bien se reconnaître également dans la manière qu'il a eu de conduire des recherches de psychologie sociale expérimentale, des études psychosociologiques et naturellement d'animer des instances vouées à la recherche.

La part de certitude et d'assurance présente dans son mode d'intervention sur le terrain des relations personnelles et sur celui de la pratique psychosociologique a coexisté parfaitement et paradoxalement avec l'incertitude et le doute, si je m'en réfère, à une observation des modalités concrètes de son passage à la rédaction, à l'écriture de ses recherches, de ses rapports d'études psychosociologiques. Mon constat date du siècle dernier, et il se peut que l'omniprésence de l'informatique, ait modifié, dans la forme, le mode singulier qui était le sien pour passer à l'écrit. Mon observation, peut-être obsolète, est la suivante : le crayon et surtout la gomme étaient les instruments exclusifs du passage de la pensée à la mise en forme de la pensée. Cette modalité s'est strictement appliquée à l'écriture de ses deux thèses et à de multiples rapports de recherche contemporains ou postérieurs à celle-ci. Comme la plupart des faits rapportés au sein de cette contribution, cette observation n'a pas fait l'objet de commentaires nourris ou de discussions avec l'intéressé. Une fois encore, je passerais, de fait, d'un constat partagé à une interprétation soumise à la discussion sans être convaincu que Jean-Claude s'y serait reconnu. Je propose de reconnaître dans cette modalité un principe heuristique qu'avait en son temps défini Gaston Bachelard, à nouveau je cite de mémoire, « *la découverte scientifique résulte d'une série de corrections d'erreurs* ».

Je voudrais également trouver sous l'apparence de l'anecdotique un élément constitutif de la posture de l'homme et du chercheur qui nous ramène au fait d'*intervenir*. S'il ne s'y refusait pas systématiquement notre collègue n'avait pas d'appétence prononcée pour les débats épistémologiques. Dans cette perspective, j'aurais tendance à suggérer que c'est dans l'action qu'il s'engageait clairement dans un choix épistémologique, ici dans une pratique concrète du passage à l'écriture. Écrire au crayon sans jamais lâcher la gomme de la main dispensée du graphisme est une manière de témoigner dans la pratique d'un choix épistémologique consistant, une façon d'intervenir sans nécessairement passer par des justifications quelquefois verbeuses.

CONCLUSION

Pour conclure, je m'appuierais sur la relation d'un dernier détail de la pratique de l'écriture du chercheur. La période privilégiée pour se retrouver avec le crayon et la gomme face à la feuille blanche chargée de recueillir le descriptif, les résultats et l'interprétation de son travail de

recherche, cette période était le cœur de la nuit : soit bien après minuit et jusqu'à l'aube naissante. Je ne suis pas certain de rendre compte d'une signification fiable de ce rapport à la temporalité dans la recherche, mais cela me fournit l'occasion de faire part d'une conviction de clinicien dans un cercle moins restreint que celui où je m'expose habituellement : c'est quelquefois dans le détail que git l'essentiel. Le choix de ce moment pour rédiger tenait d'abord à l'hyper activité, à la multiplicité des engagements pris dans la journée par notre ami. Je choisis pourtant de déceler une autre dimension dans ce choix du silence de la nuit : celui de redoubler la nécessité de se retrouver pleinement face à soi dans un moment de créativité (autre thème des premières recherches de Jean-Claude. Séparé des stimuli de l'environnement par la paix relative de la nuit et tenu de trouver en soi ce qui est à transmettre, le chercheur est à pied d'œuvre. La solitude dans laquelle sa disparition m'a laissé, fournit l'occasion d'une ultime remarque ; c'est dans l'absence, dans la distance à l'objet que peut commencer à surgir une pensée et un discours. C'est ce que j'ai essayé d'accomplir. Est-ce l'une des conditions de production d'une avancée dans la recherche ? Vous aurez compris que sous la forme interrogative je ne renonce pas au plaisir de vous faire partager cette dernière assertion. Jean-Claude ne m'aurait pas démenti sur un dernier point quand on parle de quelqu'un : on dit quelque chose de soi.

BENJAMIN JACOBI: est psychanalyste à Marseille, professeur émérite de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille, membre du comité de rédaction de la revue *Cliniques méditerranéennes* depuis sa création. Contact Email : jacobi.benjamin@wanadoo.fr